

que les premiers; mais rien ne rebutait Wilson; sa correspondance, remplie de feu et d'imagination, le montre tantôt au nord, dans les forêts du New-Hampshire, où il est pris pour un espion canadien; tantôt à l'ouest, descendant l'Ohio seul dans un petit bateau, et ravi, dit-il, de sentir son cœur se dilater en présence des spectacles nouveaux qui l'entouraient; puis s'en allant à la Nouvelle-Orléans, à travers un pays alors désert, où il fit cinquante lieues sans trouver un endroit habité. Wilson mourut en 1815, après avoir, en surmontant tous les obstacles, publié le septième volume de son ornithologie, à quarante-sept ans.

Wilson aimait et sentait véritablement la nature; il éprouvait, en présence de la création, ces transports que ne connaissent pas toujours les savants de cabinet. Je lis dans une de ses lettres : « Depuis que j'ai essayé de reproduire les merveilles de la nature, je vois une beauté dans chaque plante, fleur, oiseau, que je considère. Je trouve que mes idées sur la cause première et incompréhensible s'élèvent à mesure que j'examine plus minutieusement ses œuvres. Je souris quelquefois en pensant que, tandis que d'autres sont enfoncés dans des plans de spéculation et de fortune, sont occupés à acheter des plantations ou à bâtir des villes, j'ob-